

RÉFLEXIONS ET POSITIONS

Du poison dans une fiole de cristal

par Bruno Hébert

Un lecteur non prévenu peut sans doute prendre plaisir à lire Étienne de La Boétie (1530-1563) dans son *Discours de la Servitude volontaire*. Il s'agit d'un plaisir de l'esprit, comparable à celui qu'on ressent au contact de la grande peinture de mœurs, comme on en rencontre parfois en littérature, notamment dans le théâtre de Shakespeare. L'inextricable de la nature humaine — c'est le privilège du grand art — y apparaît alors d'une intelligibilité qu'on est loin de rencontrer dans le cours ordinaire du vécu.

En moins de trente-cinq pages, La Boétie nous dépeint le grand jeu de la Comédie humaine sous le rapport de la politique, c'est-à-dire du partage des pouvoirs. Il décrit, décortique, dénonce l'étrange lien qui existe à travers l'histoire des peuples entre la tyrannie et la servitude qu'elle génère. C'est écrit en traits de feu, avec une pénétration psychologique peu commune et dans un style d'un aplomb et d'une beauté rares. Sans doute s'agit-il, du point de vue littéraire, d'« un grand texte ». Mais sous un dehors plein de respectabilité, l'ami de

Montaigne ironise dans sa barbe tout le temps. Son discours, c'est le moins qu'on puisse dire, est décapant. Il réveille, il dérange, il remue. Est-ce susceptibilité de ma part : il fait plus que me remuer, il m'agace souverainement, il me brûle. Qu'est-ce qui, dans cet opuscule, m'irrite à ce point : c'est ce que je tenterai, ici, de démêler.

L'auteur enseigne au département de philosophie du Campus Notre-Dame-de-Foy. C'est dans un séminaire départemental que cet article a pris corps.

Premières distinctions

Notons d'abord que l'ouvrage de La Boétie porte bien son titre : c'est un discours. Un discours écrit, non pas pour être prononcé, mais pour être lu, et qui utilise les procédés du genre rhétorique et en poursuit la fin. C'est dire qu'il cherche moins à démontrer qu'à persuader, qu'il s'adresse davantage au cœur qu'à la pensée. Le style en est fort civil

et le fait qu'il appartient au siècle de Ronsard ne le dépare pas. Mais le sens de la démarche n'a pas la noblesse du langage utilisé et l'auteur, mine de rien, démasque certaines faiblesses de la nature humaine avec un appétit — une gloutonnerie — qui frise l'impudeur. Ce texte est à la littérature ce que certaines œuvres de Goya sont à la peinture, et s'il est une école philosophique à laquelle il fait penser, c'est bien à l'école des Cyniques — drôleries en moins.

On se souviendra que les Cyniques de la Grèce antique — personnages hautement colorés — se faisaient remarquer par la causticité de leurs propos, l'originalité et l'ascétisme de leur vie. Ils affichaient souvent l'attitude de celui qui attache volontiers le grelot quand quelque chose dans la société détone. On les attifa du nom de « Cyniques » (chiens) parce qu'ils se réunissaient au lieu dit du « Chien agile » et qu'ils avaient de cette bête le caractère hargneux et vigilant. Du plus célèbre d'entre eux, Diogène de Sinope (413-327), on a retenu le fanal en plein jour, le tonneau son

habitable, la tunique effilochée et quelques-unes des répliques les plus cinglantes et les plus drôles.

Chaque époque à travers l'histoire a d'ailleurs connu de ces personnages hors cadre, individualistes forcenés, chahuteurs plus qu'occasionnels, qui jouent les empêchements de tourner en rond et s'opposent au conformisme social toujours prêt à englober les individualités. L'œuvre d'un François d'Assise ou d'un Blaise Pascal, par exemple, a pu servir d'antidote aux maux de leur temps. Plus près de nous, Friedrich Nietzsche, Oscar Wilde, Léon Bloy se sont montrés des gardiens parfois féroces du droit à la dissidence. La société québécoise ne fait pas exception à la règle avec François-Albert Angers, Jean-Paul Desbiens, Pierre Vallières, Michel Chartrand — ces éveilleurs de conscience, ces chiens de garde qui, à des titres différents, jouent chez nous un rôle analogue à celui des Cyniques de l'Antiquité.

Mais il y a cynisme et cynisme, et les effets obtenus ne coulent pas nécessairement de même source. Le moraliste qui se veut piquant, quand vient le temps d'appréter son plat, a le choix des moyens, de l'humour au sarcasme en passant par l'ironie et ses variantes : la plaisanterie, la moquerie, le persiflage et la dérision.

L'humour pique sans blesser, il est surtout amusant. L'humoriste se libère du fardeau d'une réalité déplaisante, en elle-même anxiogène, en prenant suffisamment de recul dans le vif de la situation — par rapport à lui-même, par rapport à autrui — pour choisir d'en rire plutôt que d'en pleurer. Socialement parlant, l'humour est conservateur, car il suppose l'acceptation des limites de l'humain¹. Il n'est d'ailleurs possible qu'à cette condition. Et c'est habituellement un signe de maturité chez quelqu'un que d'accepter ce qu'il sait ne pouvoir être changé. L'humour dans ses replis, on le remarquera, cache toujours quelque tendresse. Ainsi dans l'aphorisme suivant de Jean-Paul

La société en marche est une bien grosse machine ; si elle dévie de sa course, elle devient vite broyeuse de consciences.

Richter : « Les femmes ressemblent aux maisons espagnoles, qui ont beaucoup de portes et peu de fenêtres. Il est plus facile d'y pénétrer que d'y voir clair ».

L'ironie, elle, est plus caustique. Elle fait rire la galerie, mais jamais celui ou celle à qui on la destine. L'ironiste s'apparente au révolutionnaire, car il s'insurge contre le travers qu'il pourfend. Il voudrait renverser la situation tout de suite, et à défaut de le pouvoir, il en rit, mais d'un rire nerveux. S'il dissout momentanément sa rogne dans le trait d'esprit — ce qui a pour effet de l'appivoiser au réel — il n'en reste pas moins que, lorsqu'il pique, c'est pour blesser et qu'il est dans son fond un chasseur de têtes. Pas question, chez lui, de réconciliation. Ainsi, Jules Renard ironise quand il confie à son journal le trait suivant : « Une femme peut être sublime en refusant de donner la vérole à celui qu'elle aime ».

Si l'ironie tire des flèches plus ou moins acérées, le sarcasme est une raillerie parfaitement sinistre qui finit par n'être pas drôle du tout, parce qu'en plus de se cabrer contre les malheurs du temps, c'est comme s'il couchait dans le lit du désespoir. Qu'un auteur démasque l'hypocrisie des convenances, qu'il fustige les vices des hommes au nom de quelque vertu perdue, bref, qu'il « corrige les mœurs en riant », voilà qui passe aisément ; c'est même socialement très sain, indispensable à long terme. Mais qu'il pousse l'obligeance jusqu'à mépriser les limites, non seulement des individus, mais de la nature humaine elle-même, il y a une marge, quelque chose qui ressemble à un péché contre l'esprit. Il dépasse les bornes, à

mon avis, cet auteur innommable quand il parle des femmes — encore elles — sur ce ton : « Il y a des femmes, dit-il, qui, plus elles vieillissent et plus elles deviennent tendres. Il y a aussi les faisans ».

Il n'est déjà pas si facile de vieillir comme du monde, qu'on raille en plus ceux ou celles qui essaient tant bien que mal de s'en tirer relève d'un esprit pervers. Si l'auteur a voulu faire une figure de style, elle est de fort mauvais goût ; s'il parle pour de vrai, qui le prendra jamais pour ami ? Il mérite qu'on l'afflige de ce que Shakespeare retient du triste Cassius : « Méfiez-vous de cet homme, il n'aime pas la musique² ». Car il ne fait pas qu'épingler une réalité contrariante ; il s'en prend à la loi naturelle du vieillissement, il se raidit contre ce qui ne peut être changé. C'est comme s'il se détestait lui-même dans les autres et les mordait pour passer sa rage. Son attitude est inqualifiable. C'est du même ordre que de railler un handicapé ou de ridiculiser un idiot. Pour vivre en société, il manque à ce tortionnaire l'amour minimal des êtres. Bref, sa morgue est insupportable et son nihilisme dangereux, car il pourrait devenir contagieux. De cette sorte de cyniques, mieux vaut se tenir à distance.

L'étoffe du discours

Que semblables distinctions me viennent à l'occasion de la lecture de *La Servitude volontaire* trahit mes appréhensions, mais ne prouve pas que j'aie raison. Sans reprendre de A à Z la pensée de La Boétie, il convient d'en esquisser les principaux contours avant d'en montrer les vertus et limites.

La Boétie s'engage dans son sujet avec l'innocence — l'ingénuité presque — de celui qui s'interroge pour mieux comprendre. Ce qui le fascine au plus haut point et mobilise ses énergies, c'est la question de savoir « comment il peut se faire que tant d'hommes, tant de bourgeois, tant de villes, tant de nations endurent quelques fois un tyran qui est

seul, qui n'a d'autre puissance que celle qu'ils lui donnent, qui n'a le pouvoir de leur nuire que lorsqu'ils veulent l'endurer, qui ne saurait leur faire aucun mal, s'ils n'aimaient mieux le souffrir plutôt que de le contredire³ ».

À cette question, l'auteur répond progressivement, en gardant ses meilleurs arguments pour la fin. Résumons d'abord sa pensée avant de la préciser. La cause principale de la tyrannie, à son avis, c'est la coutume — plus particulièrement l'éducation qui donne comme naturelles des opinions et des pratiques asservissantes, alors que la véritable nature de l'homme l'incline à la liberté. Outre cette cause lointaine, il faut retenir la cohorte des causes secondes : l'ignorance dans laquelle sont maintenues les masses, leur manque de courage dans l'épreuve, leur inclination pour les solutions faciles ; la perfidie et la cruauté du tyran, la corruption, la violence — enfin, l'isolement psychologique des dissidents et la cupidité de quelques ambitieux qui sont prêts à vendre leur âme pour se retrouver du côté du plus fort et en profiter. Mais voyons de plus près comment s'enclenche le processus et en quoi l'auteur précise la psychologie des personnages de cette sinistre comédie.

1. Le tyran

Quelques mots d'abord sur la mentalité du tyran. « C'est pitié, déplore La Boétie, d'entendre parler de tout ce que les tyrans du passé utilisaient pour fonder leur tyrannie, de combien de petits moyens ils se servaient, eux qui avaient de tout temps trouvé ce peuple fait à leur gré, à qui ils ne savaient pas tendre le filet si mal qu'il vienne s'y prendre, qu'ils ont toujours trompé à si bon marché qu'ils ne l'assujettissaient jamais autant que lorsqu'ils s'en moquaient le plus⁴. »

C'est dire que lorsqu'un monarque s'abandonne à la tyrannie — et la pente est vite prise — il devient assez rapidement prisonnier de son pouvoir, de sorte que, sous la pres-

sion, le scrupule occupe de moins en moins souvent son esprit. Si la séduction, le sucrage de peuple, l'avilissement ne suffisent pas, il en vient à la persécution des récalcitrants, à la violence des armes, à l'encanaillement des complices, au pillage des « ennemis ». Comme l'appétit vient en mangeant et que la violence menace d'engendrer la violence, le jeu devient de plus en plus serré, à telle enseigne que le lecteur finit par se demander comment on peut sortir de cet épouvantable guêpier une fois qu'on s'y est engagé pour de bon.

L'auteur répond que « plus les tyrans pillent, plus ils exigent, plus ils ruinent et détruisent ; plus on leur donne, plus on les sert ; ils se for-

**On n'a pas à fréquenter
longuement l'actualité pour
réaliser que la tyrannie n'est
pas encore devenue une
exclusivité archéologique.**

tifient d'autant, et ils deviennent toujours plus forts et plus disposés à anéantir et à détruire tout. Mais, continue-t-il, si on ne leur donne rien, si on ne leur obéit pas, alors, sans combattre, sans frapper, ils demeurent nus et défaits et ne sont plus rien⁵... » Beau projet de retournement, pensons-nous, mais plus facile à expliquer qu'à réaliser.

2. Le peuple

Vous devinez bien que la psychologie du peuple, en pareille conjoncture, n'apparaît pas sous un dehors tout à fait reluisant. « Pauvre peuple insensé, maugrée La Boétie, nations opiniâtres en votre mal et aveugles à votre bien, vous vous laissez enlever, sous vos yeux, le plus beau et le plus clair de votre revenu, vous laissez piller vos champs, vous laissez dépouiller vos maisons des vieux meubles de vos

pères⁶... » En plus de cette impuissance devant l'infamie, la vertu du peuple à la longue se détériore et le tyran, qui connaît ses faiblesses, a tôt fait alors de l'engourdir et de se le gagner par des faveurs de pacotille. Ce qui, généralisé, produit des gens asservis qui, « outre ce courage guerrier, perdent aussi en toute chose la vivacité et ont le cœur bas et mou et incapable de toute grandeur⁷ ».

Puis, selon l'occasion, c'est le règne du langage truqué, la performance, par exemple, du mot *liberté* qu'on mêle à toutes les sauces ; la religion bâillonnée, asservie, domestiquée ; l'installation du réseau des compromissions et des complicités assuré par les tyrans, ces âmes damnées du régime. Et jusqu'au « sot peuple » qui « fabrique lui-même les mensonges qu'il se met à croire par la suite⁸ ». Comment entendre raison au milieu de tant de confusion ? « À vrai dire, ajoute l'auteur, c'est le naturel du petit peuple, toujours en plus grand nombre dans les villes, d'être soupçonneux à l'endroit de celui qui l'aime et simple face à celui qui le trompe. »

D'un autre côté, « il est sûr que le tyran ne croit pas sa puissance assurée tant qu'il n'est pas arrivé à éliminer tout subordonné qui vaille quelque chose⁹ ». Il va de soi que l'influence de ce qui reste de personnalités éprises de liberté doit être neutralisée et que les tyrans, ces « magnifiques empereurs », ne tiennent pas autant qu'ils le prétendent à promouvoir l'éducation parmi les gens. L'exemple du Grand Turc est là pour le montrer :

« Le Grand Turc s'est bien rendu compte que les livres et la doctrine, plus que toute autre chose, donnent aux hommes le sens et l'entendement pour reconnaître et haïr la tyrannie ; je veux dire que sur ses terres, il n'a guère de gens savants, et il n'en demande pas. Or, ordinairement, le bon zèle et l'affection de ceux qui ont gardé, malgré le temps, la dévotion pour l'indépen-

dance, demeurent sans effet, si nombreux soient-ils, parce qu'ils ne s'entreconnaissent pas : sous le tyran, la liberté d'agir, de parler et presque de penser leur est totalement enlevée : chacun d'entre eux devient complètement isolé en son imagination¹⁰ ».

3. Les tyranneaux

Quant au rôle des tyranneaux, ce qui a été dit jusqu'ici donne à penser qu'il n'est en rien plus glorieux :

« Ce ne sont pas les bandes de chevaliers, remarque l'auteur, ce ne sont pas les compagnies de fantasmes, ce ne sont pas les armes qui défendent le tyran. On le croirait au premier abord, mais c'est pourtant vrai : ce sont toujours quatre ou cinq qui tiennent pour lui tout le pays en servage. Cela s'est toujours passé ainsi : cinq ou six ont eu l'oreille du tyran, ils se sont approchés de lui ou bien ont été appelés par lui pour être les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les maquereaux de ses voluptés et pour profiter des biens tirés de ses pillages. Ces six dressent si bien leur chef que la société doit supporter, non seulement ses méchancetés, mais aussi les leurs¹¹. »

Et la chaîne de « la servitude volontaire » de s'affermir pour de bon : « Ces six en ont 600 qui profitent du peuple sous leurs ordres et ils font de ces 600 ce qu'ils font des tyrans. Ces 600 en ont 6000..., etc., etc. » Et voguent la galère et les maîtres-galériens !

Pourtant, la situation des courtisans, au dire de La Boétie, n'est pas aussi enviable qu'il paraît. « Le laboureur et le paysan, bien qu'asservis, en sont quittes en faisant ce qu'on leur dit », tandis qu'eux manigancent, imposent, cravaient, portent l'odieux des politiques devant le peuple en même temps qu'ils doivent plaire au monarque et mendier ses faveurs.

« Il faut non seulement qu'ils fassent ce qu'il dit, mais aussi,

qu'ils pensent comme il veut, et souvent, pour le satisfaire, qu'ils préviennent aussi ses pensées. Il ne suffit pas pour eux de lui obéir, il faut encore lui complaire ; il faut qu'ils se rompent, qu'ils se tourmentent, qu'ils se tuent à travailler à ses affaires, et puis qu'ils prennent plaisir à son plaisir, qu'ils sacrifient leur goût au sien, qu'ils forcent leur caractère, qu'ils se dépouillent de leur naturel ; il faut qu'ils prennent garde à ses paroles, à sa voix, à ses signes et à ses regards, qu'ils n'aient ni œil, ni pied, ni main qui ne fassent constamment le guet pour épier ses volontés et pour découvrir ses pensées¹². »

Essoufflante et pitoyable condition que celle des tyranneaux, aliénation profonde de tout côté ! Si

La vérité dépasse les catégories de temps et de lieu : elle est universelle.

encore quelque amitié restait possible avec le tyran, mais comment devenir l'ami de quelqu'un qui, d'office, ne peut être son égal et s'est condamné lui-même à la navrante solitude du pouvoir usurpé ?

Bref, dans une société ainsi gangrenée, il est difficile à tout le monde de vivre autrement qu'empoigné par la peur, décentré de soi-même et à peu près malheureux tout le temps. Quand on a lu La Boétie, on ne doute pas une minute de l'existence du péché originel et l'imagination, quand bien même elle le voudrait, demeure impuissante à se figurer un enfer plus cruel et plus total que celui-là.

L'envers du discours

Certes, le Traité de *La Servitude volontaire* charroie des immondices à la pelletée, de quoi estomaquer le lecteur prémuni et donner la nausée

aux appétits moins préparés. Force nous est d'admettre, tout de même, que si l'on tâte l'étoffe en son rebours, c'est une lecture qui peut ne pas être malsaine sur toute la ligne. Il est certain, par exemple, qu'en décrivant la prostration des peuples assujettis, l'aliénation des acteurs de cette grotesque comédie, le *Discours* constitue — *a contrario* — un brûlant plaidoyer pour la liberté ; qu'en dénonçant l'éducation invertébrée qui prépare au règne totalitaire, il se trouve à souligner l'importance pour un peuple de s'octroyer une éducation de qualité ; qu'en démasquant la manipulation des masses apeurées, il démontre la nécessité d'une opinion publique vivante et éclairée, servie par des moyens de communication autrement qu'inféodés. Quand, en outre, il pourfend l'engourdissement des consciences, la perte de la mémoire collective ; quand il nous parle de l'impossibilité où se trouvent les libertés, à un moment donné, de s'unir contre le tyran, il nous dit clairement que la société en marche est une bien grosse machine ; que, si elle dévie de sa route, elle devient vite broyeuse de consciences. Il nous enseigne qu'en politique, les âges d'or n'existent pas, qu'il faut être vigilant si l'on ne veut pas se retrouver, un jour ou l'autre, « sous le joug », sans même s'en être trop aperçu.

Autre bienfait possible de la lecture du *Discours* : il peut nous amener à un questionnement de bonne portée sur des sujets attendants, signe, malgré tout, de la fécondité d'une pensée. Comment s'expliquer, par exemple, l'attrait des valeurs de tranquillité sur la psychologie humaine au détriment des valeurs de liberté ? Sur un autre registre, comment faire le joint de complémentarité entre les données d'une pensée à tendances existentialistes — La Boétie part de faits retenus par l'histoire — et une pensée à tendances essentialistes, comme celle de Platon ou d'Aris-

tote, par exemple, davantage sensible aux essences, c'est-à-dire moins aux réalisations qu'aux potentialités ?

Il n'en a pas été question jusqu'ici, mais à trois endroits de son développement, l'auteur nous gratifie d'une bouffée d'air frais au milieu de l'asphyxie : 1° Il esquisse l'image de ce que devrait être la république idéale, fondée, à son avis, sur l'amitié¹³ ; 2° Il se félicite d'être né dans un pays « où ni nous, ni nos pères, n'avons eu l'occasion d'être incrédules, ayant toujours eu des rois si bons en temps de paix et si vaillants en temps de guerre¹⁴ » ; 3° Il fait l'éloge de Ronsard, Baïf, du Bellay et du progrès général des Lettres en France¹⁵. Il y voit, non seulement le fruit d'une paix sociale prolongée, mais une sauvegarde à long cours contre la tyrannie. Beaucoup trop brefs pour affecter le ton général du *Discours*, ces passages suggèrent néanmoins que toute médaille a son revers et qu'on peut aborder la question politique — nous l'avons presque oublié — sur un terrain moins spongieux que les marais sans fond de la turpitude tyrannique.

Qu'est-ce qui fait, justement, que certains peuples ont pu vivre des périodes appréciables de leur histoire de façon civilisée et constructive ? Plus profondément, sur quel principe l'ordre social et la vie politique doivent-ils s'appuyer dans l'œuvre d'épanouissement des particuliers ? L'amitié, comme le suggère La Boétie, ou la justice comme le voudrait Platon ? Quel rôle la culture joue-t-elle dans la libération des peuples ? En quoi, par exemple, les chefs-d'œuvre de la littérature et des beaux-arts peuvent-ils devenir des ferments de liberté ? Beaux sujets de thèse à développer !

Relevons, enfin, le seul trait d'humour auquel l'auteur ait consenti, sans s'y abandonner, hélas, le moins du monde : « Notre faiblesse est telle, dit-il, qu'il faut souvent que nous obéissions à la

force, nous ne pouvons pas toujours être les plus forts¹⁶. » Cette pochade nous pousse, comme naturellement, à la question suivante : Puisque, pour vivre en société et en tirer un légitime parti, il faut accepter un certain nombre de contraintes, faire sa part dans l'œuvre d'édification commune, jusqu'où faut-il aller dans le don de soi et de ses biens pour que l'affaire tourne au mieux pour soi comme pour autrui ? Cette question, on s'en souviendra peut-être, est brillamment débattue dans *Le Misanthrope* de Molière et porte en elle-même sa problématique¹⁷.

L'endroit du discours

Maintenant, si on se place du point de vue de l'art, il faut bien admettre que La Boétie est habile à

Les jeunes, dans le vif de la découverte du monde, ont autant de raisons d'espérer que de douter.

présenter les choses avec éloquence, dans le sens de ses convictions. À l'intérieur d'un même paragraphe, il vous ficelle une argumentation avec une fermeté à étouffer la résistance du lecteur le plus averti. Il y a quelque chose de sphérique, d'incontournable dans sa façon d'amener les choses, que c'est beauté de le voir aller.

L'abondance des épithètes ne lui répugne pas non plus, et il vous colore la réalité dont il parle d'un langage qu'on dirait définitif. Il blanchit les uns, noircit les autres avec une assurance, une âpreté de vocabulaire qui ne s'embarrassent pas de nuances. « Hippocrate le Grand, père de la médecine », mérite son éloge — avec raison sans doute — pour avoir su résister à la volonté du tyran dans l'exercice de

sa profession¹⁸ ; Xénophon, « historien sérieux et du premier rang parmi les Grecs », présente, entre autres qualités, l'avantage de penser comme lui¹⁹. Tandis qu'il parle de César comme de celui qui « remplaça la cruauté sauvage » par « sa venimeuse douceur²⁰ », les mots lui manquent pour disqualifier — comme si ce n'était pas fait — le malheureux Néron, « ce vil monstre », « cette immonde peste du monde », « ce boutefeu, ce bourreau, cette bête sauvage » dont la mort « fut aussi vile que la vie²¹ ». Ce qui ne l'empêche pas, dans le même passage, de saluer « le noble peuple romain » et de louer à tout crin Scipion, « le Grand Africain », qui « aurait préféré avoir sauvé un seul citoyen plutôt que d'avoir défait cent ennemis²² ». Même si l'on devine la réalité un peu plus complexe, le jeu de la comparaison des extrêmes, dans lequel il excelle, ne va pas sans jeter quelque lumière sur un phénomène combien trouble en lui-même et déconcertant pour le lecteur. Lumière schématique, si l'on veut, mais lumière tout de même.

Le discoureur manie, en outre, efficacement l'interrogation rhétorique qui, comme on sait, est une manière habile d'établir ses positions²³. Les *ne... que*, les *toujours*, les *jamais* abondent sous sa plume, beaucoup plus que les *parfois*, les *souvent* et les *néanmoins*. L'argument *ad hominem* n'est pas non plus pour lui déplaire, lui qui adore impliquer son lecteur dans son œuvre jusqu'aux oreilles²⁴. Bref, il va dans ses arguments aussi loin qu'il peut aller sans tomber dans le discours de foire, sans compter qu'il lui aurait été difficile de trouver meilleur sujet pour échauffer sa bile et la nôtre.

Position et proposition

Fiction littéraire que tout cela, dirons-nous ? Sans doute que oui, à condition de ne pas oublier que la réalité imite la fiction, qu'il arrive parfois qu'elle la dépasse. On n'a

pas à fréquenter longtemps l'actualité, de nos jours, pour réaliser que la tyrannie n'est pas encore devenue une exclusivité archéologique. D'un autre côté, il est clair qu'on ne peut reprocher à un auteur d'exceller dans sa partie, et ce n'est pas parce qu'une vérité déplaît qu'il faut la rejeter. Car, enfin, qu'est-ce qui est le plus cynique, du récit incendiaire ou de la honteuse pratique qu'il dénonce ?

Il se trouve que la satire est un genre, un genre qu'on peut ne pas aimer, mais qui a droit à l'existence au même titre que, dans la nature, la hyène et le cobra. Ce genre a ses règles, et il est facile de comprendre que, dans la charge, ce serait affaiblir son discours et le rendre inefficace que de s'attarder aux nuances. Du moment que l'auteur ne déforme pas les faits, du moment que le lecteur sait à quoi s'attendre, on serait malvenu de se plaindre, lecture faite, de ressentir quelque lenteur de digestion.

Ce n'est pas dire, tout de même, que nous voilà devant un texte anodin, écrit en toute innocence de lui-même, à manipuler sans réserves ni précautions. La présente étude m'a-t-elle réconcilié avec La Boétie ? Malgré tout, j'ai bien peur que non. *Le Discours de la Servitude volontaire*, il faut maintenir le titre de l'article, c'est *du poison dans une fiole de cristal*. Du bien-dire, oui, mais du bien-dire envenimé. Que dans ses quatre cents ans d'histoire, le cahier ait longtemps circulé sous le manteau s'explique aisément, de même que s'explique le fait qu'à certains endroits de son texte, l'auteur louvoie, change de perspectives sans avertir, s'exerce à dire les choses sans les dire. Il était suffisamment conscient pour savoir qu'il manipulait, là, de la poudre à canon et qu'en semblable opération, un minimum de prudence s'impose.

Certes, il convient à un esprit formé d'avoir lu un certain nombre de ces écrits acidulés — pour mémoire. Ce n'est pas dire qu'il faille en faire son livre de chevet. Un peu de poison aguerrit, trop de

poison donne la mort. En brassant sa grouillante potion, La Boétie cultive — selon la forme et le tempérament — chez certains une morale de la subversion, chez d'autres une morale de l'accablement. Dans les deux cas, la peur est mauvaise conseillère. Dans les deux cas, chacun s'instruit, certes, mais, s'il y a insistance, on y apprend plus sûrement encore à désespérer de l'homme et des humains. Avec, comme résultat, qu'on se décourage de construire — ce qui fait qu'au bout du compte, personne n'est plus avancé. Le plaisir pour l'esprit de dominer son objet, l'agrément de lire un bon texte, suffisent-ils à faire oublier cette lourde tentation au défaitisme ou à la révolte ? Espérons que oui, mais je n'en suis pas certain.

Remarquez qu'on trouve de tout dans l'histoire, y compris des tas d'immondices. La Boétie a choisi d'étudier le phénomène que l'on sait — comme c'était son droit. Il le fait bien, d'ailleurs. Mais n'oublions pas une chose : à supposer qu'il n'ait retenu du tissu du passé que les moments où l'homme a vraiment été — la performance, par exemple, des génies, des héros ou des saints — il eût chanté une tout autre chanson en ayant tout autant raison.

D'où l'on voit qu'à proprement parler, il n'y a pas de vérités circonstanciées. La vérité a de l'envergure, elle dépasse les catégories de temps et lieu : elle est universelle. La Boétie cultive des « vérités » particulières, valables dans leur ordre, sans doute, mais dans un ordre qui n'est pas le premier. Le danger, avec ces sortes de vérités à tout casser, c'est qu'elles émeuvent beaucoup et réveillent des choses en nous, pas nécessairement ce qu'il y a de meilleur. La tentation devient forte, alors, d'extrapoler et de conclure des saloperies rapportées que « l'homme est un loup pour l'homme », toujours et partout — constitutivement.

Dans cette perspective, je m'explique l'impatience d'Eugène Io-

nesco quand il écrit dans son journal : « Ne t'occupe pas de l'Histoire. Il ne faut avoir que des préoccupations métaphysiques. L'Histoire, c'est du mauvais théâtre. L'Histoire est bête et vulgaire, elle est le déchaînement des passions les plus sordides, les plus trompeuses²⁵ ». Ou encore, ailleurs : « Des courants de folie ébranlent le monde. Pour résister à ces courants, il faut se dire que l'Histoire a toujours tort alors que l'on croit généralement que l'Histoire a toujours raison²⁶ ».

Mais comment expliquer ma dérive ? Qu'ai-je donc tant à reprocher à cet auteur du xv^e siècle qui s'intéresse surtout à l'histoire ancienne ? Certainement pas sa maîtrise de la rhétorique, ni sa beauté d'écriture ; encore moins la surprenante actualité de son dire. Non, ce que je lui reproche, c'est de pousser un peu loin les plaisirs de la médisance, c'est d'écarter toutes les occasions d'ouverture vers une quelconque aération vers le haut. Aucune verticalité dans ce texte, aucun recul, aucune suggestion de perspectives. On nous met le nez dans le purin dès le début et on nous l'y garde jusqu'à la fin. Très moderne d'esprit, cette rationalité « spécialisée » me choque. Exigences du genre, me dira-t-on ? Oui, peut-être. Mais alors, devrai-je me résoudre à ne pas aimer le genre ? Pourtant, Soljénitsyne, dans son *Archipel*, ne brasse pas moins de pourriture. Comment se fait-il que l'effet produit n'est pas du tout le même ? Sans doute parce que le rescapé des camps soviétiques, malgré son amertume, demeure un homme d'espérance au milieu de ses blessures. Tandis qu'il y a du pissévinaigre chez La Boétie, du cynisme. C'est un ami, disons, dont on n'aime pas qu'il nous fasse la fête trop souvent.

Conclusion en forme d'adresse

Comme on voit, la question épistémologique n'est pas tout. Il s'agit aussi d'une question d'humanité, c'est-à-dire de morale. Plaçons-nous, par exemple, dans la perspective de l'éducateur. Convient-il de mettre nos élèves dans Étienne de La Boétie comme s'il s'agissait du *Petit Robert* ? Les jeunes personnes que nous avons devant nous, comme professeur en littérature, en philosophie, dans les sciences humaines, sont en devenir d'eux-mêmes, tout occupés à leur réalisation. L'opération est délicate, comme chacun sait. Dans le vif de la découverte, autant ils ont des raisons d'espérer, autant ils ont des raisons de douter. La belle affaire ce serait si, prétendant les éduquer, c'est-à-dire les « élever », nous les laissons, pour des raisons d'utilité pédagogique, mariner dans le genre de littérature dont nous parlons au point d'en faire, au bout du compte, des cyniques de dix-huit ans, des cyniques de vingt ans !

Bien sûr que ces textes ouvrent les yeux, donnent à penser, et qu'en cela, leur lecture peut être bénéfique — nous l'avons montré plus haut. Il revient au maître, alors, d'agir en capitaine. Comme dit Claudel, « il faut de tout pour faire un monde, il faut de tout pour faire un homme²⁷ ». La laideur, l'impasse politique, la constipation sociale font partie du paysage humain, comme le reste. Ce qui est est, ce qui n'est pas n'est pas, mais, ne l'oublions pas, il y a aussi ce qui devient. Je veux bien croire qu'il faut de l'ombre pour mettre en lumière, mais il ne faut pas que de l'ombre. Peut-être conviendrait-il de se souvenir qu'il y a d'autres nourritures auxquelles les étudiants ont tout autant droit.

Oscar Wilde (1854-1900) a pratiqué l'humour, l'ironie, le cynisme même. Mais il aimait trop la vie pour atteindre au sarcasme et s'y fixer. Or, voici ce qu'il écrit du fond de son cachot, dans l'humidité de sa solitude : « Si délicieux que soit le cynisme du point de vue intel-

lectuel, maintenant qu'il a quitté le tonneau pour le club, il ne pourra jamais être plus que la parfaite philosophie d'un homme sans âme. Il a sa valeur sociale et, pour un artiste, tous les modes d'expression sont intéressants, mais, en soi, c'est une piètre chose, car, au vrai cynique, rien n'est jamais révélé²⁸ ».

Faut-il encore une fois déplorer l'étrange divorce qui afflige nos conceptions actuelles de l'enseignement entre la substance des cours et les nécessités didactiques, à croire que le contenu importe peu du moment qu'il est véhiculé « selon les règles ». Il me semble que chaque discipline recèle des trésors d'énergie intellectuelle. Car, enfin ! que chacun examine son tracé personnel. Quels sont les maîtres qui nous ont vraiment marqués dans nos

Le scepticisme est la doctrine du monde la plus facile à transmettre, mais elle ne mène pas loin dans l'œuvre de construction des personnes.

années de transhumance ? Les dépisteurs de cancer, les moniteurs à soupçons, ou ceux qui, épris de leur discipline, ont su nous communiquer quelque chose de l'enthousiasme qui les habitait ? « On n'a pas besoin de maître pour douter », écrit quelque part Balzac. En effet, un répétiteur peu inspiré suffit. N'oublions pas que le professeur, plus que personne dans la société, est « le berger de l'être²⁹ ». À râcler les fonds de poubelles, on s'instruit peut-être, mais on ne se nourrit pas — à moins d'être bien mal pris.

Il est facile à un historien de débâter sur le genre humain : les exemples du passé ne manquent pas et, après tant de siècles, l'humanité reste d'actualité. Le scepticisme « ès humanités » est la doc-

trine du monde la plus facile à transmettre, mais elle ne mène pas loin dans l'œuvre de construction des personnes. À lire La Boétie et ses comparses — je veux dire, à s'y confiner — on se met à regretter le cortège des Grands de l'histoire, de ces rescapés de la Caverne à qui il a été donné de goûter la splendeur du jour et d'en témoigner dans un langage à jamais transfiguré. Pensons à Platon, Aristote, Cervantès, Molière, Mozart, Einstein, Teilhard, Matisse... ; pensons à tous les grands auteurs à l'ombre desquels nous nous sommes formés. Au cœur de notre nuit, de grâce, n'oublions pas d'en venir à ce qui nourrit. « On ne peut comprendre que ce qu'on aime³⁰ ».

RÉFÉRENCES

1. Sur la différence entre l'humour et l'ironie, lire l'excellent texte de Jean Lacroix dans *Le sens du dialogue*, La Baconnière, Neuchâtel, 1965, p. 24.
2. *Jules César*, acte I, scène 2.
3. Nous utilisons, ici, l'édition récente de « Griffon d'Argile », Québec, 1965, texte présenté et annoté par Gérald Allard, avec addition d'un texte de Montaigne et d'autres documents. Le texte du *Discours* est numéroté par « paragraphes ». Toute référence au texte suivra cette numérotation. La présente citation : paragraphe 3.
4. Paragraphe 64.
5. Paragraphe 14.
6. Paragraphe 16.
7. Paragraphe 52.
8. Paragraphe 65.
9. Paragraphe 54.
10. Paragraphe 46.
11. Paragraphe 73.
12. Paragraphe 79.
13. Paragraphe 5.
14. Paragraphe 68.
15. Paragraphe 69.
16. Paragraphe 4.
17. La question est discutée sous le rapport de la civilité : Acte I, scène 1.
18. Paragraphe 51.
19. Paragraphe 53.
20. Paragraphe 61.
21. Paragraphe 60.
22. Paragraphe 54.
23. Exemple : paragraphe 6.
24. Paragraphe 11.
25. Eugène IONESCO, *Présent passé passé présent*, Mercure de France, 1968, p. 78.
26. *Idem*, p. 27.
27. Paul CLAUDEL, *Journal II*, NRF. « La Pléiade », Gallimard.
28. Tiré du *De Profundis* in Oscar WILDE, *Oeuvres I*, Stock, 1975, p. 341.
29. L'expression est de Heidegger : « L'homme est le berger de l'être ».
30. Le mot est d'Alain.